

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement { pour trois mois.... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LES DEUX ALCOVES.

IL n'était que dix heures du matin, et déjà les rideaux de l'alcove de M^{me} B*** venaient d'être relevés de chaque côté sur des patères dorés; le lit drapé en satin cramoisi, les crépines jaune d'or, les glands suspendus au baldaquin,

s'accordaient parfaitement avec un édredon en satin jaune garni de galons cramois. Sur un élégant *somno* placé au chevet, étaient plusieurs livres reliés en maroquin rouge, fermés par des serrures en or. Au-dessus, un bénitier en cristal de roche était suspendu par des chaînes de vermeil. Aux pieds du lit se trouvait une petite paire de pantoufles vertes, garnies de martre, qui, bien symétriquement posées, répondaient à l'ordre qui régnait dans tous les alentours, et correspondait parfaitement avec un bonnet de nuit en jaconas dont la garniture de tulle, relevée en petits tuyaux, semblait destinée à ne jamais être chiffonnée. Le tout respirait l'ordre, la tranquillité, l'exactitude : c'était l'alcove d'une femme de cinquante ans.

Il était onze heures, et le jour semblait ne pas avoir encore pénétré dans l'alcove de M^{me} R***; à peine, à la lueur d'une veilleuse soutenue sur les épaules d'un amour en bronze, dont le carquois en or recérait une flamme douce et voluptueuse, pouvait-on distinguer les indices d'un brillant et récent désordre; cependant, dans la glace qui décorait le fond du lit, se reflétaient encore avec symétrie les riches draperies en quinze-seize bleu, entremêlées dans des draperies de gros de Naples blanc, traversées avec art sur les ailes de quatre amours qui, suspendus au plafond, semblaient seuls supporter l'élégant édifice. Mais les rideaux et leur superbe broderie blanche étaient rejetés sans soins derrière les cassolettes embaumées et les flèches de bronze. Une couverture en mousseline brodée tombait jusque sur un tapis de cachemire, sur lequel on distinguait une jolie paire de souliers de satin blanc qui avait tenu lieu de pantoufles. Des jarrettières à serrures d'or, une ceinture de moiré, un corset de taffetas blanc, oubliés dans le désordre du coucher, attestaient une veille somptueuse et agitée. Sur un bonheur-du-jour placé près des oreillers, était entr'ouvert un poème sur l'imagination, quelques petits billets déchirés, un collier et des bandeaux en perles, jetés sur un joli bonnet de nuit en mousseline brodé au plumetis, garni d'un point d'Angleterre et noué par un ruban rose. Le tout indiquait le goût, la grâce, les fatigues du monde, les débris du luxe et des plaisirs : c'était l'alcove d'une femme de vingt-cinq ans.

Mais ce qui était également joli dans l'une et l'autre alcove, ce qui doit plaire aux femmes de tous les âges, convenir à tous les genres de lit, ce sont des mousselines à bordures brodées au crochet et spécialement destinées aux appartemens. Les couvre-pieds, ornés de rosaces magnifiques, les rideaux, ornés de larges guirlandes, sont une nouvelle recherche digne de toutes nos élégantes et du bon goût avec lequel M. d'Ocagne* a su perfectionner ce joli genre d'ameublement.

— Les dernières réunions au salon offrirent de très jolies toilettes : belles popelines à grands volans, robes en gros de Naples brodées en soie nuancée, cachemiriennes, foulards, etc. Une très belle personne excitait surtout l'attention par son riche costume; elle seule, cette fois, avait une robe *mandarin*, et chacun admirait combien la grâce et la tournure peuvent donner de charmes à la mode la plus bizarre. Du reste, on commence à se familiariser avec la mode des Chinois, et les plus rebelles à leur première apparition s'en parent aujourd'hui dans les réunions les plus distinguées.

— Une élégante portait dernièrement, avec une robe de gros de Naples fond blanc, à dessins perses coloriés à la main, un chapeau de paille de riz, sur lequel cinq aigrettes, et les rubans étaient bariolés de manière à rappeler toutes les nuances de la robe.

— On voit jusqu'ici peu de mousselines imprimées, encore moins de blanches; la rigueur de la saison en est la seule cause; car tous les genres de robes de fantaisie n'ont jamais été plus variés ni plus bizarres que cette année, et il n'y a pas de femme qui ne s'occupe, dans cet instant, à se confectionner une garde-robe d'été qui soit analogue aux modes modernes.

— Depuis la retraite des chapeaux d'hiver, et en attendant l'apparition complète des chapeaux d'été, on voit porter des capotes de fantaisie qui sont toutes gracieuses ou élégantes; celles en rubans roses ont paru les plus jolies. Nous en avons aussi admiré une destinée à une nouvelle marquée, qui devait l'employer pour visites du matin; cette

* Rue des Bons-Enfans, n° 25.

capote était ornée de nœuds de rubans de gaze rose brochés en blanc.

— On a remarqué cette semaine, au Théâtre Italien, une jeune et jolie femme mise avec un goût exquis. Sa robe, en gaze lisse blanche, était garnie de deux volans festonnés en soie rose, et attachés sous une guirlande de feuilles de roses brodées aussi en soie rose sur le jupon. Le corsage était drapé à la grecque, et tous les plis réunis sur l'épaule par une agrafe de perles qui retenait aussi les deux petites draperies qui formaient les manches courtes. La ceinture était marquée par une cordelière rose tournée trois fois autour de la taille et nouée sur le côté. Sur la tête, un simple turban de gaze lisse, moitié rose, moitié blanc, noué sur un côté et terminé par des glands en perles; collier et bracelets de perles fermés par des médaillons d'émail rose entourés de perles.

— Dans de petites soirées on porte des robes en gaze-coton à larges raies mates sur une raie claire; un grand ourlet ou un biais sont les seules garnitures de ces robes.

— Plusieurs pélerines à la vieille sont garnies d'une haute garniture en tulle bordée seulement d'un large ourlet; mais entre cet ourlet et le fond de la garniture, on intercalle un petit entre-deux en mousseline brodée, ce qui est très distingué et très joli. Les collets sont unis et rabattus, et garnis de la même manière.

— Les chaînes de cou les plus modernes sont formées de losanges en émail attachés ensemble par des anneaux ou des perles d'or mat.



LES TROIS SŒURS, ou DE L'ÉDUCATION DES FILLES (1),

Par Madame A. Laya.

Les décrets de l'inconstante déité qui dispose despotiquement des huit petites pages de ce journal, ont retardé jusqu'ici l'annonce que nous nous proposons de faire plus

(1) Deuxième édition, chez R. Leroux, libraire-éditeur, rue Serpente, n° 14; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, rue Richelieu, n° 47 bis. 2 vol. in-12; prix: 6 fr.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.

*Robe de Palmérienne de M^{me} Huchet. Chapeau, de paille de riz orné
d'une branche de Pin. Boa en tulle et rubans de gaze.*

tôt, d'un très aimable et très utile ouvrage de M^{me} A. Laya, intitulé ; *les Trois Sœurs, ou de l'Éducation des Filles*. Ce livre, dont la destinée peu commune, est d'être toujours de *mode*, ne doit pas être rangé parmi ces romans frivoles, aussitôt oubliés que lus ; il n'a aussi aucune ressemblance avec ces longues, froides et sèches dissertations didactiques, qui font du mot *éducation* un épouvantail pour le lecteur. Instruire et plaire, tel a été le but de l'auteur.

Pénétrée des hautes maximes de Fénelon et des éloquens préceptes de Jean-Jacques Rousseau, éclairée par ses propres observations sur l'avantage et l'inconvénient de l'éducation du pensionnat et de l'éducation particulière, riche de l'étude de nos mœurs, de nos institutions et des besoins d'une société que la révolution a, pour ainsi dire, régénérée, M^{me} Laya a reconnu que les sublimes leçons du citoyen de Genève et de l'archevêque de Cambrai étaient de nos jours incomplètes, insuffisantes ; que la direction nouvelle des esprits, d'autres penchans, plus de lumières, nécessitaient des exemples contemporains. Un ouvrage digne de servir de complément à des compositions d'un mérite si éminent, devait ouvrir avec gloire la carrière des lettres à son auteur M^{me} Laya a rempli cette tâche difficile. Son livre, plein d'utiles leçons, de détails charmans, de réflexions profondes, de pensées fines et ingénieuses, intéresse et la mère de famille et la nouvelle épouse et la jeune fille. L'une y puisera de salutaires avis sur la manière de développer le caractère de ses enfans, de diriger l'essor de leur esprit et de prévenir les erreurs de leur cœur ; la jeune épouse s'y fortifiera dans la pratique des devoirs et des vertus qu'un monde séduisant et trompeur fait trop souvent négliger ; l'étourdie de quinze ans y sourira au tableau de l'intérieur d'une petite école, où la faible Emma commence une éducation mal dirigée ; les débuts au pensionnat de la frivole Mathilde, l'amuseront ; mais l'exemple de l'intéressante Marie l'enflammera d'une noble émulation. Des *trois sœurs*, Marie est la plus instruite, la plus aimable ; la plus heureuse : *Marie n'a pas quitté sa mère !*

Dans un livre écrit pour le sexe auquel appartient l'auteur, plus d'un de messieurs les membres du grand corps



de l'hymen fera son profit de cette pensée, qui termine l'épître dédicatoire placée en tête de cette deuxième édition: *Qu'une femme est tout par son mari*. Maris, qui murmurez sans cesse contre vos liens; maris, qui vous plaignez imprudemment à tout venant du défaut d'ordre ou d'économie de vos épouses; maris, qui accusez souvent leurs cœurs et les forcez par vos injustices à des torts plus graves, ne vous en prenez qu'à vous seuls si le bonheur n'habite pas avec vous: *Une femme est tout par son mari*.

La concision, l'élégance, la correction sont les qualités qui distinguent le style de M^{me} Laya. Nous résistons au désir de citer quelques passages des *Trois Sœurs*, parce que cette ingénieuse composition sera bientôt dans toutes les bibliothèques. L'académie, nous n'hésitons pas à le croire, sanctionnera les suffrages que le public a accordés à un ouvrage si utile aux mœurs, et, lorsqu'elle lui décernera un prix bien mérité, M^{me} Laya ne devra pas craindre de manquer de modestie, en se refusant l'application de cette réflexion que nous lui empruntons: « Si les femmes qui se » livrent aux travaux de l'esprit pouvaient savoir la vérité, » combien elles sentiraient qu'il faut rabattre de ces élo- » ges que leur prodigent les hommes! »

F. P.

MÉLANGES.—BEAUX-ARTS.

—Le roi a voulu signaler la clôture de l'exposition en distribuant lui-même des récompenses aux artistes qui ont été jugés les avoir méritées.

On avait disposé, pour cette cérémonie, la salle vitrée, au milieu de laquelle étaient placés un bureau et un fauteuil réservés pour S. M. Avant midi on ne comptait pas, dans cette salle, moins de cinq cents personnes. Aux peintres, aux sculpteurs, aux graveurs, s'étaient réunis une foule de grands personnages et de noms chers aux amis des lettres. Parmi les femmes distinguées qui ornaient l'assemblée, l'attention générale se portait sur M^{me} Tastu et M^{lle} Delphine Gay.

Le roi parut à une heure; il fit la visite des salles et se fit présenter les auteurs des ouvrages qui frappèrent son attention. Pendant cette visite qui dura près d'une heure,

les dames, fatiguées de l'attente, ont occupé les sièges, pris d'assaut le bureau pour s'y reposer, et jusqu'au fauteuil de S. M. qui, après avoir été long-tems respecté, a fini par être lui-même usurpé.

M. le baron Gros a été nommé officier de la Légion-d'Honneur; MM. Fontaine et Percier, architectes, qui ont dirigé d'une manière si remarquable les travaux du Musée Charles X, ont reçu le grand cordon de l'ordre de Saint-Michel. Dix-neuf croix de la Légion-d'Honneur, vingt médailles de première classe et trente-neuf de seconde classe ont été distribuées. Le roi a acheté la *Salmacis* de M. Bosio, plusieurs autres statues et des tableaux de différents genres. Le gouvernement a fait aussi plusieurs commandes.

Enfin, à quatre heures, les salles ont été fermées, pour ne plus se rouvrir qu'en 1830, aux chefs-d'œuvre que va sans doute produire l'émulation ainsi excitée.

Les toilettes étaient brillantes; on remarquait beaucoup de chapeaux en paille de riz avec deux pleureuses, l'une blanche, l'autre rose ou bleue.

Les hommes décorés portaient généralement les croix de leurs ordres attachées aux rubans. Les élégans étaient en habits bleus, gilets blancs, chemises à plis plats fermées par trois boutons en or émaillé, cravates en mousseline avec très petits nœuds.

On portera beaucoup de pantalons en bazin blanc et à dessous-de-pieds.

On met sous le gilet un sautoir en foulard croisé comme un schall.

—L'époque des courses d'Aurillac vient d'être fixée aux 26 et 27 mai prochain, par M. le préfet du Cantal; tout semble annoncer qu'elles seront des plus brillantes cette année. Déjà plusieurs propriétaires font exercer leurs coursiers dans l'hippodrome. Parmi ceux qui jusqu'à présent paraissent réunir le plus de suffrages, on remarque entre autres deux chevaux pure race d'Auvergne, de la plus grande distinction, sortant des haras de MM. Hypp. Pa... et Aug. de Mét...., protecteurs zélés de l'agriculture et de l'industrie.

Un grand nombre de personnages distingués se sont fait

annoncer à Aurillac pour cette époque, qui se trouve être également celle de la foire Saint-Urbain, connue de toute la France par l'étendue des affaires commerciales qui s'y font.

—Le char de la Restauration, placé sur l'arc de triomphe du Carrousel, a été découvert au moment où S. M. s'est rendue au Musée pour la distribution des récompenses accordées aux artistes. On doit à M. Bosio, premier sculpteur du roi, ce nouveau monument national. La déesse de la Restauration est placée dans un char traîné par quatre chevaux; elle tient à la main le sceptre pacificateur dont la puissance a su concilier les intérêts de l'Europe.

Les nouveaux bas reliefs retracent les principaux faits de la dernière guerre de la Péninsule; l'entrée de Mgr. le Dauphin à Madrid, la capitulation de Ballastero, le Trocadéro, l'arrivée de S. M. C. à Sainte-Marie.

—Nous avons déjà annoncé la translation des magasins de modes de M^{me} Voulout, présentement boulevard Montmartre, dans la maison qui fait le coin de la rue Richelieu et de celle Neuve-Saint-Augustin (au premier). Mais nous avons omis de parler du titre le plus séduisant de ces nouveaux magasins, c'est que la direction en est confiée à M^{lle} Delphine Voulout, dont le bon goût est déjà connu, et qui, en prenant la suite des affaires de sa mère, s'est adjoint pour l'exécution de ses modes les premiers talens de la capitale. M^{lle} Delphine Voulout fait des envois dans les départemens et les cours étrangères.

~~~~~  
On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp-  
Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N<sup>o</sup> 47 bis, et  
rue Saint-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

*A ce Numéro est jointe la Planche 551.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n<sup>o</sup> 46, au Marais.